

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME II

Alexandre Svetchine

CHAPITRE HUIT

La guerre anglo-boer de 1899-1902

L'Angleterre et les républiques boers. La colonie hollandaise du Cap, fondée au milieu du XVIIe siècle, a été prise par les Anglais pendant les guerres napoléoniennes et, selon le traité de paix de 1815, est restée sous contrôle anglais. Les descendants des colons hollandais — les Boers — pratiquaient principalement l'élevage et utilisaient largement le travail des Noirs esclaves. Les Anglais, afin d'avoir un point d'appui contre les constructions hostiles des Boers, commencèrent à mener une politique d'égalité pour les Noirs ; et en 1833, l'esclavage fut aboli dans toutes les colonies anglaises.

L'abolition de l'esclavage a été perçue par les Boers comme un acte hostile à leur égard, et entre 1835 et 1848, une partie importante d'entre eux s'est dirigée vers l'intérieur de l'Afrique ; ceux qui ont traversé la rivière Orange ont fondé la République d'Orange ; d'autres colons, allant encore plus au nord, au-delà de la rivière Vaal, ont fondé la République du Transvaal. Les tentatives de soumettre ces républiques à l'influence anglaise ont conduit à des affrontements militaires en 1881, au cours desquels les faibles forces anglaises ont été battues par la milice des Boers ; l'Angleterre a été contrainte de se contenter du contrôle des relations extérieures du Transvaal, renonçant à toute ingérence dans les affaires internes des républiques boers.

L'esclavage ! Dans les républiques boers, il a été aboli en 1859 ; cependant, les Noirs restaient dans une situation de privation de droits et n'avaient pas le droit de posséder des terres. Les Boers limitaient fortement les droits des émigrants blancs. Le nombre de ces derniers a particulièrement augmenté dans les années 1880, lorsque dans les environs de Johannesburg ont été découverts des gisements d'or extrêmement riches, représentant plus d'un quart de la production mondiale d'or.

Le plus grand représentant du capital anglais en Afrique du Sud était Cecil Rhodes ; les sociétés anonymes qu'il dirigeait ont racheté toutes les entreprises d'exploitation des mines de diamants à Kimberley, à la frontière de la République d'Orange, ainsi que les mines d'or de Johannesburg, ont entrepris la colonisation de la région nommée en son honneur Rhodésie, et ont soumis à l'influence anglaise de vastes territoires africains à l'ouest des républiques boers. L'indépendance politique du Transvaal constituait un obstacle au développement réussi des entreprises capitalistes de Cecil Rhodes. En tant que premier ministre de la colonie du Cap, Cecil Rhodes a tenté de prendre le pouvoir au Transvaal en s'appuyant sur une bande d'aventuriers ; cependant, l'attaque qu'il a organisée avec Jackson en 1896 a été un échec total.

S'appuyant sur le mécontentement des émigrants européens à l'égard du gouvernement boer, l'Angleterre, ayant mis fin en 1898 à la 'conquête du Soudan', a présenté en 1899 une demande d'égalité des émigrants avec les Boers, et pour soutenir cette demande, le 8 septembre, elle décida d'envoyer en Afrique du Sud 10 000 soldats pour renforcer les garnisons faibles qui s'y trouvaient (environ 5 000 au total). Le 7 octobre, l'Angleterre engagea de nouvelles opérations militaires — la mobilisation du premier corps d'armée et d'une division de cavalerie. Les républiques boers, décidées à défendre leur indépendance, avaient déjà depuis 1896 acheté des armes en Europe ; à la nouvelle de la mobilisation anglaise, elles répondirent par un ultimatum : ne pas débarquer de nouvelles troupes anglaises en Afrique du Sud et retirer les troupes existantes des frontières des républiques boers. L'ultimatum, d'une durée de 48 heures et expirant le 11 octobre, était évidemment inacceptable pour l'Angleterre. Le matin du 11 octobre, les forces boers, préalablement mobilisées, franchirent la frontière du Natal. La guerre commença, que l'on peut caractériser comme un affrontement

entre le grand capital, incarné dans l'impérialisme anglais, et la bourgeoisie paysanne aisée des Boers. Tout le passé des républiques boers avait inculqué à leur population une hostilité envers les Anglais et la conscience de la nécessité de défendre jusqu'au bout leur indépendance contre les prédateurs mondiaux. Les Boers donnèrent dans cette guerre tout ce qu'une paysannerie robuste et prospère d'un petit État pouvait donner.

Dans la lutte qui s'engageait, les Boers pouvaient compter sur le soutien des «Afrikaners» — des Blancs d'origine hollandaise restés dans la colonie du Cap. Les Anglais auraient pu provoquer un puissant mouvement des Noirs contre les Boers ; cependant, une telle manœuvre politique était inacceptable pour l'Angleterre non seulement parce qu'elle aurait extrêmement compliqué les relations diplomatiques des Anglais avec les États européens, qui exprimaient ouvertement leur sympathie pour les Boers, mais aussi parce qu'elle aurait eu des répercussions très douloureuses dans les autres colonies anglaises. Les Noirs ne devaient pas jouer de rôle actif dans le conflit armé entre Blancs. Les deux parties utilisaient les Noirs uniquement pour construire des fortifications, pour le service des convois et pour le travail d'espionnage.

Théâtre de guerre. Le territoire de l'Afrique du Sud, à mesure que l'on s'éloigne du littoral, s'élève par quatre terrasses ; les steppes des républiques boers, sur lesquelles se dressent des collines escarpées mais peu élevées (50 à 200 mètres), se trouvent à une altitude d'environ 1 500 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Bien que ces républiques soient situées à la même distance de l'équateur que l'Égypte, et que la partie nord du Transvaal soit traversée par le tropique du Capricorne, leur climat est chaud seulement le jour. Par les journées d'été sans nuages, le soleil brûlant fait monter la température jusqu'à 40-50° ; rester toute une journée au soleil dans une chaîne ou parcourir 20 kilomètres est pour un Européen un véritable exploit. Mais après la journée chaude, même en été, suit la nuit froide. L'été—de novembre à janvier—est très sec ; il tombe très peu de précipitations, de sorte que l'agriculture n'y réussit pas ; les petites rivières s'assèchent, et les puits des fermes boers contiennent très peu d'eau ; les opérations militaires doivent être strictement planifiées en fonction de la disponibilité en eau, comme dans le désert : les grandes forces durant la période estivale doivent s'approcher autant que possible des grands cours d'eau. L'hiver, correspondant à nos mois d'été, représente la saison des pluies, lorsque toutes les routes se détrempent et deviennent impraticables, et que les rivières gonflent et constituent un grand obstacle. L'inversion des saisons, par rapport à l'hémisphère nord, est extrêmement préjudiciable à la santé des chevaux importés : les chevaux anglais ayant été nourris pour l'hiver se retrouvent en pleine chaleur, et les chevaux dont le pelage est tombé au printemps souffrent de l'hiver. Pour les humains, le climat des républiques boers doit être considéré comme sain, mais les chevaux avaient du mal à s'habituer au climat et à l'herbe grossière et desséchée par le soleil d'Afrique du Sud, et mouraient en grand nombre de pneumonie et d'épuisement.

Un Européen, habitué au terrain accidenté de l'Europe, aux nombreuses structures artificielles éparses, se repère mal parmi les collines et les steppes désertiques et uniformes de l'Afrique australe ; l'extrême transparence de l'air sec africain trompe la perception des distances et conduit à de grandes erreurs lors de l'estimation visuelle des distances.

La population en Afrique du Sud est de 20 à 40 fois moins dense que les normes européennes ; dans la colonie du Cap et la République d'Orange, il y a 2 personnes par kilomètre carré, au Transvaal 3 personnes, et seulement au Natal la densité de population atteint 11 personnes. La majeure partie de la population—70 %, et au Natal même 90 %—est constituée de Noirs. Le théâtre est riche en bétail ; lors d'une étude plus attentive, l'intendance britannique a pu, dans les périodes ultérieures de la guerre, y puiser, en plus du bétail, de nombreuses autres ressources alimentaires. Cependant, les troupes ne pouvaient fonder leur approvisionnement que sur les livraisons depuis l'arrière.

Les routes vers les républiques boers depuis la côte est sont traversées par la chaîne sauvage et escarpée des Drakensberg, dont les sommets atteignent 2 500 m ; elle est traversée par deux lignes de chemin de fer et un nombre suffisant de routes carrossables ; cependant, elle présente de grandes difficultés pour la défense de ses passages.

Cinq chemins de fer relient les républiques boers à la mer. Tous les chemins de fer d'Afrique du Sud sont à voie étroite (écartement de 1,067 m, contre 1,435 m pour l'écartement ouest-européen). La ligne principale va de Dapshtadt à De Aar, Kimberley (28 000 habitants), Mafeking et ensuite jusqu'à la Rhodésie ; elle longe la frontière la plus occidentale des républiques boers. La distance de Dapshtadt à Kimberley est de 1 035 km ; la colonie lointaine qu'elle traverse est encore moins peuplée que les républiques boers, et une partie de sa population blanche était hostile aux Anglais ; ainsi, elle ne pouvait que de manière très insuffisante jouer le rôle de base intermédiaire.

La deuxième et la troisième voies ferrées partent de Port Elizabeth et d'East London et se rejoignent à Springfontein ; ensuite, la ligne principale passe par les capitales boers — Bloemfontein (12 000 habitants) et Pretoria (40 000 habitants). Le seul service de bifurcation à l'intérieur de la colonie du Cap est assuré par la ligne De Aar—Middelburg—Stormberg.

Le quatrième chemin de fer commence à Durban et traverse Natal — une colonie relativement peuplée et cultivée, avec une population favorable à l'Angleterre. Dans les environs de Dundee, les meilleures mines de charbon d'Afrique du Sud étaient exploitées, alimentant en charbon les navires à vapeur anglais. Près de Ladysmith, la voie se divise ; la branche la plus importante se dirige vers Johannesburg (102 000 habitants). C'est aussi la ligne de chemin de fer la plus faible ; en raison des fortes pentes, la composition des trains ne pouvait dépasser 5 à 6 wagons.

La cinquième ligne, Lorenzo-Marquez—Pretoria, représentait la sortie des républiques boers vers le territoire neutre portugais et constituait le seul lien des Boers avec le monde extérieur pendant la guerre.

Cependant, dans le cadre de la dépendance du Portugal vis-à-vis de l'Angleterre, cette dernière a réussi, en respectant les usages internationaux, à établir dans la baie de Delagoa un contrôle sur les relations extérieures des Boers et à empêcher l'importation d'armes en provenance d'Europe.

Les routes carrossables sur le théâtre des opérations étaient dans un état naturel, sans aucune construction artificielle. Il n'y avait pas de ponts ; par temps sec, la population utilisait des gués. Dans les steppes de la République d'Orange et du Transvaal, par temps sec, la route pouvait être tracée à travers la terre vierge dans n'importe quelle direction où se déplaçait une masse importante. Les charrettes locales étaient soit de lourds wagons attelés de 7 paires de bœufs, soit des wagons plus légers attelés de 4 à 5 paires de mules. Par périodes pluvieuses, ces wagons s'ensablaient dans la boue et étaient peu pratiques.

Forces armées des Boers. La population blanche des républiques boers atteignait 400 000 personnes ; parmi elles, il y avait jusqu'à 270 000 Boers. Il y avait environ 50 000 hommes soumis au service militaire âgés de 16 à 60 ans. Le nombre de Noirs atteignait 950 000. Les Boers vivaient dans des familles séparées, dans des fermes situées à plusieurs kilomètres les unes des autres ; ils avaient conquis leur territoire aux «nègres» basutos belliqueux. Les révoltes et les attaques des Noirs, surtout avant les années 1880, se succédaient continuellement, et chaque Boer devait être prêt à tout moment à défendre sa famille et ses biens avec des armes à la main ou à accourir pour aider son voisin ; chaque Boer devait être un chasseur et protéger ses troupeaux contre les animaux sauvages. Les vastes distances qu'ils devaient parcourir ont fait des Boers d'excellents cavaliers. La formation militaire des Boers se faisait exclusivement au sein de leurs familles. Leur tactique s'est développée dans la lutte contre les Basutos. Ces derniers se sont rapidement rendu compte que les assauts à mains nues contre de bons tireurs ne donnaient aucun résultat. Les Basutos s'étiraient en une chaîne clairsemée, avec un intervalle de 20 à 25 pas entre chaque tireur ; en défense, chaque tireur

creusait sa propre tranchée individuelle et la camouflait avec le plus grand soin, de manière experte et comme un chasseur. Contre un adversaire de ce type, il fallait avoir un œil vigilant, respecter le combat à feu, se cacher soi-même, creuser, se camoufler, se disperser sur un large front. Malgré l'absence de toute formation organisée, les Boers se rapprochaient presque des meilleures armées européennes en matière de tir ; en ce qui concerne l'utilisation du terrain, le camouflage, le creusement de tranchées individuelles, et la débrouillardise au sein de la chaîne de tir – ils surpassaient de loin les soldats européens les mieux entraînés.

Les Anglais espéraient que le développement industriel et économique des républiques boers, qui avait progressé à pas de géant depuis le milieu des années quatre-vingt, aurait corrompu et affaibli leurs qualités combatives innées. Il est indéniable que les Boers de 1899 étaient militairement plus faibles que ceux de 1881 ; cependant, les Anglais ont surestimé l'ampleur de ce processus de décomposition.

Les Boers représentaient l'infanterie montée ; en cas de mobilisation, ils devaient se présenter avec leur cheval, leurs armes et des provisions pour deux semaines. Les Boers combattaient dans leurs vêtements paysans, principalement de couleur de camouflage, sans aucune distinction d'uniforme. La préparation militaire de l'État consistait à tenir des listes des hommes soumis au service militaire, à acheter des fusils de petit calibre et à organiser l'artillerie. Chaque circonscription électorale — il y en avait 42 — élisait un « commandant » — son chef militaire — pour cinq ans et formait une « troupe » — de 300 à 3 000 Boers. Les assistants du commandant étaient les « feldcornets », élus pour trois ans. En temps de paix, les feldcornets étaient des administrateurs civils, et en temps de guerre, des officiers subalternes.

La discipline chez les Boers se fondait sur des bases purement patriarcales. Aucun élément de contrainte n'intervenait. L'autorité d'un chef respecté, la confiance en leur art et l'attitude consciente des Boers à défendre leur position dominante jouaient le rôle principal dans le maintien de leur capacité de combat.

L'armement se composait de 70 000 fusils, à moitié des carabines à petit calibre du système Mauser, à moitié de vieux Henry-Martini utilisant de la poudre noire et « proches des Berdan russes ». Le nombre de cartouches avait été préparé selon le calcul de 2 000 cartouches pour chaque magasin, ce qui, compte tenu de l'attitude prudente des Boers envers chaque tir, devait suffire longtemps. Les Boers n'avaient pas du tout de baïonnettes.

En 1896, les Boers se sont dotés d'artillerie ; au début de la guerre, ils disposaient de 19 canons de campagne à tir rapide et de 14 canons à tir non rapide (à poudre noire). La qualité des canons boers, bien que peu nombreux, était excellente ; en puissance et en portée, ils surpassaient considérablement l'artillerie de campagne britannique, qui, soucieuse de mobilité et de légèreté, avait négligé la portée. L'artillerie boer était servie par des artilleurs professionnels, qui, avec un petit nombre de « forces de police », constituaient le seul cadre de l'armée en service actif en temps de paix.

Le regroupement de l'artillerie en batteries aurait nécessité le regroupement de l'infanterie montée en masses importantes ; c'est pourquoi les Boers, pour conserver leur méthode de conduire les opérations avec de petites colonnes mobiles, adoptèrent également une tactique d'artillerie appropriée : l'artillerie agissait pièce par pièce ; chaque pièce occupait une position particulière, soigneusement camouflée ; les Boers ne répondaient pas au feu d'artillerie des Anglais ; leurs canons ne commençaient à tirer qu'au moment critique de la bataille. En plus des canons de campagne, les Boers disposaient de 28 « pom-pom » — des pièces particulièrement rapides de 37 millimètres, et de 37 mitrailleuses Maxim sur affûts élevés ; les « pom-pom » et les mitrailleuses n'ouvraient le feu qu'aux moments décisifs du combat d'infanterie ; leurs tirs produisaient une forte impression sur les Anglais. De plus, les Boers avaient en service dans les fortifications de la capitale du Transvaal, Pretoria, 16 canons lourds Schneider de 155 millimètres, des « longs Tom » et 4 obusiers Krupp de calibre 120 millimètres. Ces pièces lourdes, malgré l'absence de bonnes routes, furent largement utilisées lors des opérations offensives au début de la campagne. À leurs débuts opérationnels, malgré

des attelages de bœufs maladroits, l'artillerie de campagne lourde montra une grande mobilité: dans les moments critiques de retrait, elle parcourait jusqu'à 50 km.

Les lourds canons boers, qui tiraient des obus à shrapnel sur une distance de 8 km, se sont révélés très précieux dans les combats de campagne et ont constraint les Anglais à un déploiement prudent et anticipé. L'exemple des Boers incita Schlieffen à développer vigoureusement l'artillerie lourde de campagne allemande. Une quantité importante de projectiles avait été achetée avant la guerre auprès de Schneider et Krupp ; de plus, l'usine de Schneider avait mis en place un atelier à Johannesburg pour la production de projectiles.

L'armée boer disposait également de sections de communication : des équipes télégraphiques, assurant la liaison entre le gouvernement et les groupes les plus importants, et des équipes héliographiques, obtenant d'excellents résultats dans l'air clair de l'Afrique du Sud.

Comme les troupes boers, à l'exception de l'artillerie, ne suivaient en temps de paix aucune formation militaire, même minimale, nous ne pouvons pas les considérer comme une milice, dans le sens européen du terme. Leur capacité de combat découlait exclusivement de la source exceptionnelle de recrutement que représentait la population boer.

En général, la force de frappe des milices boers était insignifiante, mais en matière de défense, ils faisaient preuve d'une grande maîtrise. La prise de décisions opérationnelles importantes était retardée par la nécessité de convoquer un conseil militaire composé de représentants de tous les « commando », car les ordres non confirmés par le conseil militaire du commandement supérieur, surtout lorsque la situation était défavorable, n'étaient pas suffisamment autoritaires. L'élément de persuasion a été envoyé aux milices boers avec leur commandement élu. L'absence de discipline faisait que, pendant les accalmies positionnelles, les camps boers s'encombraient d'un immense convoi, avec les femmes et les enfants des Boers appelés à la guerre. La garde était mise en place de manière très limitée et assurait mal son service. Le renseignement était parfaitement organisé grâce à des noirs-espions. Les vaillants partisans ne se sont formés qu'à la fin de la première année de la guerre.

L'armée anglaise disposait de règlements proches de ceux de l'armée allemande ; cependant, la formation des troupes anglaises était loin derrière celle des autres armées européennes. Les forces anglaises possédaient une vaste expérience des guerres coloniales, mais extrêmement variée et difficile à généraliser, dans des conditions très différentes. L'expérience la plus significative pour l'armée anglaise était celle de la guerre du Soudan qui venait de se terminer.

En 1896-1898, juste avant la guerre des Boers, Kitchener a défait le Mahdi au Soudan ; l'ennemi — les Derviches — combattait presque exclusivement avec des armes blanches et se lançait avec fanatisme dans l'attaque par de grandes foules. L'expérience soudanaise plaideait pour le maintien d'un ordre serré, pour la conduite du tir par volleys de pelotons, pour le développement d'un tir soutenu à courte distance, la puissance de feu de l'infanterie devant être complétée par l'artillerie et les mitrailleuses à courte portée. Dans l'ensemble, l'expérience coloniale soulignait que les peuples désorganisés et peu cultivés formaient des milices incapables de résister à l'assaut serré des troupes européennes, ce qui poussait l'armée britannique vers une tactique d'assaut.

Les troupes stationnées en Angleterre étaient soit des unités de réserve, soit le relais régulier pour les garnisons coloniales ; les efforts pour éléver leur préparation au niveau européen rencontraient de nombreux obstacles : il était impossible d'organiser des manœuvres, car le terrain accidenté de l'Angleterre gênait leur déroulement, et il n'était pas possible d'exiger de grands efforts en temps de paix du soldat anglais, ce qui aurait eu un effet négatif sur le succès du recrutement. Les terrains d'entraînement étaient étroits, l'infanterie et l'artillerie étaient obligées de mener leurs exercices séparément en temps de paix, et elles étaient presque inexpérimentées pour un travail de combat conjoint. La plus haute formation d'infanterie était le bataillon, puisque les bataillons du même régiment séjournaient à tour de

rôle soit en Angleterre, soit dans les colonies ; la brigade anglaise, constituée de quatre bataillons, correspondait à un régiment continental, mais sans ses traditions ni sa cohésion.

Pour le soutien rapide des garnisons coloniales, un corps de trois divisions (24 bataillons, 18 batteries, 9 escadrons, avec des services de corps et de division) était prévu, comprenant des unités ayant à ce moment la plus grande disponibilité de mobilisation ; ainsi, le corps ne constituait pas un tout permanent. Le départ des unités d'Angleterre commençait le 13^e jour de la mobilisation et se terminait pour la majorité des troupes au 24^e jour, et pour les services de soutien au 39^e jour. Comme on peut le voir, les premiers efforts de l'Angleterre à cette époque étaient très modestes et s'étalaient sur une période de temps considérable. Par la suite, une réorganisation complète de l'armée britannique fut nécessaire pour pouvoir atteindre les résultats modestes d'août 1914 (deux corps et une division de cavalerie en deux semaines). Pendant la guerre contre les Boers, malgré l'utilisation intensive des formations volontaires locales et avec l'aide d'autres colonies, les Britanniques parvinrent à mobiliser une armée de 200 000 hommes ; mais cela prit neuf mois ; pour maintenir une armée suffisamment nombreuse pendant la guerre prolongée, les Britanniques durent envoyer sur le théâtre des opérations plus de 400 000 hommes.

En général, l'armée anglaise de 1899 n'était pas très éloignée de l'époque de Sébastopol, bien qu'en termes de quantité, l'Angleterre ait réussi, quarante ans après la guerre de l'Est, à mobiliser quatre fois plus de ressources humaines. Les principaux succès résidaient dans une meilleure organisation des arrière-postes et de l'approvisionnement ; l'armée était entièrement parlementaire, et la résolution de toutes les questions la concernant était centralisée au sein du ministère de la Guerre. Le soldat enrôlé conservait ses défauts : initiative insuffisante et faible intérêt pour les opérations militaires. La formation au tir de l'infanterie anglaise était à un niveau très bas ; identifier des cibles en situation de combat, surtout à longue distance, n'était pas du tout enseigné, et le soldat attendait des ordres pour tirer en salves ; il était peu apte au travail de reconnaissance, de patrouille ou de garde. Pour devenir moins visible au combat, l'armée anglaise, à l'instar des Boers, s'est pendant la guerre habillée de couleur de camouflage.

La cavalerie se spécialisait dans les attaques en masse ; elle ignorait le combat démonté, d'autant plus qu'après la guerre ratée contre les Boers en 1881, l'armée britannique avait formé des unités d'infanterie montée, sur lesquelles reposaient entièrement les tâches de combat à pied. La cavalerie britannique n'était absolument pas préparée au service de reconnaissance. L'inaction totale en matière de reconnaissance pendant la guerre des Boers s'expliquait par l'absence de cartes appropriées. Le soin des chevaux était insuffisant ; au cours d'un mois d'opérations, les unités de cavalerie perdaient un tiers du cheptel équin.

L'artillerie de campagne n'avait pas de grenades ; le tube à shrapnel permettait un tir à distance seulement jusqu'à 3 km ; un tir inoffensif au shrapnel pour atteindre l'impact pouvait être réalisé jusqu'à 5 km ; l'effet explosive n'était possible qu'avec les batteries de 422 howitzers tirant des obus de Lyddite (calibre 12,7 cm, poids de l'obus 22,7 kg). En raison de la portée insuffisante des batteries légères anglaises mobiles, il a fallu immédiatement recourir à l'emprunt de longs canons d'artillerie de marine, installés sur des affûts improvisés ; ils étaient transportés par des attelages de 14 paires de bœufs ; leur mobilité insuffisante compliquait les manœuvres des Anglais ; l'absence de shrapnel limitait considérablement l'efficacité des canons de marine.

Apparemment, l'organisation militaire anglaise est telle que son destin est, au début de chaque grande guerre, de se heurter à de lourdes déceptions. L'état-major moyen s'intéressait peu au service et à l'art militaire et était étranger à la masse des soldats. L'état-major supérieur n'avait pas, en temps de paix, de pratique dans la gestion de grandes unités militaires. La difficulté de recruter des soldats et de compenser les pertes subies au combat pesait fortement sur la conscience de l'état-major supérieur, le poussant à craindre de lourdes pertes.

En examinant en détail les événements de cette guerre, nous ne pouvons en aucun cas partager cette évaluation totalement négative des hauts responsables anglais, telle qu'elle était présentée dans la presse européenne au moment même de la guerre. Nous rencontrons une série de généraux talentueux — Roberts, Kitchener, French, Kelly-Kenny et d'autres ; en ce qui concerne le courage, le corps d'officiers anglais brille véritablement. Cependant, il n'avait pas de conceptions bien établies sur l'art militaire, ni d'orientation opérationnelle et tactique définie, et pendant la guerre l'état-major anglais a traversé toutes les étapes des vues opérationnelles et tactiques, allant des méthodes de choc grossières jusqu'aux menaces purement manœuvrières. La crainte de lourdes pertes poussait les Anglais, avec l'instabilité de leurs opinions militaires, à réduire progressivement le rôle du combat.

L'offensive des Boers. Le déploiement opérationnel britannique était prévu sur la ligne de roche De Aar-Stromberg, à l'intérieur de la colonie du Cap ; de là, il était possible, en contournant l'obstacle de l'Épine du Dragon, d'avancer à travers les steppes le long de la voie ferrée vers Springfontein, Bloemfontein et Pretoria. Cependant, les Britanniques ont utilisé les premières forces à leur disposition non pas pour couvrir le déploiement prévu, mais pour protéger des objets géographiques plus précieux, ce qui a accru leur importance stratégique. Les troupes qui avaient été les premières à arriver dans l'Inde, ayant déjà été mobilisées en temps de paix, les meilleures en qualité et en participation à des opérations sous un soleil brûlant, furent envoyées au Natal, qui avait une valeur économique considérable. Ici, sous le commandement de Lord White, qui arrivait de l'Inde, jusqu'à 15 000 Anglais se rassemblèrent. Des troupes de la colonie du Cap, 2500 hommes furent rassemblés pour la défense de Kimberley, de ses précieuses mines de diamants, et de Cecil Rhodes, qui s'y trouvait ; la garnison de Mafeking fut portée à 1000 hommes ; seules 4 000 personnes ont couvert la zone de déploiement.

Les Boers ont pu mobiliser immédiatement environ 28 000 hommes : le groupe principal — 18 000 sous Joubert — se dirigeait vers le Natal ; un autre groupe — 8 000 sous Cronje — se concentra contre Kimberley ; 2 000 Boers se déployèrent sur la rivière Orange pour envahir la colonie du Cap et y provoquer une rébellion. D'autres forces boers étaient destinées au blocus de Mafeking, à la surveillance de la frontière nord, à la surveillance du chemin de fer depuis Lourenço-Marquez ou à maintenir l'ordre à l'intérieur des républiques.

Au cours des trois premières semaines des opérations militaires, les Boers ont atteint des résultats importants dans toutes les directions : Kimberley et Mafeking ont été assiégées, la ligne de manœuvre De Aar—Stormberg a été interceptée à plusieurs endroits, jusqu'à 2 500 personnes de la colonie du Cap ont rejoint les Boers ; le succès le plus important a été remporté par les Boers au Natal.

Lord Wyatt décida de concentrer ses forces principales dans un nœud important — Ladysmith ; d'importantes réserves avaient été rassemblées ici. Depuis ce point central, entouré en demi-cercle par la frontière ennemie, Wyatt prévoyait d'agir activement en frappant par les lignes intérieures des colonnes boers éparses provenant des montagnes. Ce n'est que sous l'insistance de l'administration civile que Wyatt décida d'envoyer une unité séparée en avant, vers les mines de charbon de Dundee. 18 000 Boers avançaient dans trois directions, avec quatorze colonnes. Le 20 octobre, la troupe à Dundee repoussa une attaque surprise des Boers. Mais le même jour, une équipe de Boers se retrouvait déjà dans ses arrières, à mi-chemin de Ladysmith. Le général French, envoyé depuis Ladysmith, leur infligea une défaite ; toutefois, la troupe à Dundee jugea sa position menacée et se retira le 25 octobre à Ladysmith ; cela correspondait également aux intentions du général Wyatt, qui voulait rassembler toutes ses forces pour un coup décisif.

Pendant ce temps, les Boers se fortifiaient à une distance respectable autour de Ladysmith. La tentative de White de lancer une offensive, entreprise le 30 octobre, n'eut pas de succès ; une petite colonne (900 hommes) envoyée derrière les lignes boers, après un combat acharné, se retrouva sans munitions, encerclée de tous côtés et se rendit aux Boers.

White interrompit l'offensive, qui ne promettait aucun succès. Il se posa alors la question : fallait-il se retirer vers Durban, abandonnant toutes les énormes réserves de Ladysmith, ou rester dans la ville, en renonçant délibérément aux communications ? White, craignant l'impression morale défavorable que pourrait produire dans la colonie du Cap la nouvelle de la prise de Ladysmith par les Boers, prit la décision qui allait causer de grands désagréments aux Anglais — rester à Ladysmith. Dès les premiers jours de novembre, 10 000 soldats anglais se retranchaient autour de Ladysmith sur un front circulaire de 28 km ; environ 3 000 avec le général French s'échappèrent de Ladysmith vers l'arrière.

Les Boers ont laissé pour surveiller et bombarder Ladysmith 7 000 hommes, avec 6 pièces d'artillerie lourde, qui se sont retranchés hors de portée des shrapnels anglais, à un rayon de 53 km autour de Ladysmith ; et le reste des forces boers poursuivait l'invasion du Natal.

Il est étonnant de voir à quel point les Boers ont réussi à surmonter la résistance du meilleur corps anglais, presque pas inférieur en nombre ; dans les trois petits combats qui ont eu lieu, les Anglais attaquaient à chaque fois, obtenant deux fois le succès, et une fois le combat resta indécis ; en conséquence, le corps anglais fut réduit à zéro. Nous voyons l'explication de ce phénomène exclusivement dans le fait que les Boers penchaient fondamentalement vers l'enveloppement opérationnel, tandis que White favorisait la concentration de toutes les forces en un seul point. Ayant rassemblé son corps à Ladysmith, White renonça à toute liberté d'opérer, étant ainsi limité par l'encerclement des positions des Boers. La mesquinerie de la concentration, proclamée par Moltke, se manifesta ici, à l'époque des armements modernes, dans toute son ampleur.

Actions de Lord Buller. Commandant du I^e corps (expéditionnaire) anglais, lord Buller, nommé commandant en chef en Afrique du Sud, arriva le 31 octobre au Cap. Il trouva une situation opérationnelle catastrophique. À l'exception d'un petit nombre de troupes assurant la garde des étapes, toutes les forces armées anglais en Afrique du Sud étaient bloquées à Ladysmith, Kimberley et Mafeking. Le nord de la colonie du Cap était en proie à une insurrection. Ladysmith et Kimberley, des villes non fortifiées en temps de paix, se trouvaient dans la situation de places fortes. L'importance de ces points géographiques avait été multipliée en raison de la concentration de forces vives qui s'y trouvait. Ils réclamaient désespérément des secours. Dans ces conditions, il fallait une volonté de fer pour mettre en œuvre le plan de déploiement du I^e corps arrivant à partir du 9 novembre.

Buller a décidé d'aider les volontaires du Natal à repousser l'assaut des Boers et a tenté de libérer White à Ladysmith. Une brigade, arrivée à Dapshtadt, a été envoyée par mer plus loin à Durban. Bientôt, la nouvelle est arrivée que cette brigade était bloquée par les Boers à Estcourt, à 80 km au sud de Ladysmith. Pour la libérer, il a fallu dépêcher en hâte à Durban les premières unités arrivées de toutes les trois divisions. Mais Cecil Rhodes de Kimberley exigeait également avec autorité d'être secouru. En conséquence, les forces britanniques se sont dispersées sur les quatre lignes de chemin de fer. Dans la zone prévue pour le déploiement, il n'y avait que : au nord de Middelburg—le général French avec un détachement de 5 000 hommes, principalement de la cavalerie, et au sud de Stormberg—le général Gethin avec des fragments de différentes divisions—4 000 hommes. Pour secourir Kimberley, le général Lord Methuen rassembla dans la direction de la ligne Dapshtadt jusqu'à 12 000 hommes, en tête à De Aar ; Buller lui-même, avec la force principale de 16 000 hommes, se trouvait au Natal, à mi-chemin de la rivière Tugela, que les Boers, envahissant le Natal, ont abandonnée à son approche, libérant ainsi la brigade bloquée à Estcourt.

Au total : 13 500 Anglais ont été assiégés, et 37 000, envoyés par quatre directions sur un front de 840 km, tentaient de les libérer, en se regroupant sur les flancs extrêmes de cette ligne étirée et en combattant avec des forces faibles au centre contre la rébellion. Très mal approvisionnés en train de ravitaillement, les Anglais étaient liés lors de leur avancée aux lignes de chemin de fer et ne pouvaient s'en écarter que très peu. À la mi-décembre, Buller,

Gatacre et Methuen passèrent à l'offensive ; tous se sont heurtés de front à des positions fortifiées des Boers, subirent des pertes importantes et, sans mener le combat à son terme, reculèrent. Ce fut la « semaine noire » de l'Angleterre : le 10 décembre, la défaite de Gatacre à Stormberg, le 11 décembre, la défaite de Methuen à Magersfontein et le 15 décembre, la défaite de Buller à Colenso.

Dans tous les cas, des phénomènes tactiques similaires ont été observés : reconnaissance embourbée la veille de l'attaque, se traduisant par un bombardement infructueux de positions ennemis non occupées et une démonstration tiède des faibles unités d'infanterie, qui ne s'approchaient pas des tranchées boers même à distance de tir de fusil (1 500 m) ; déploiement en éventail depuis la gare ferroviaire principale vers la position des Boers, dont les flancs n'étaient pas identifiés ; abus de l'approche nocturne de la position boer, ce qui sur un terrain inconnu conduisait non pas à une attaque surprise à l'aube contre les Boers, mais à une attaque de feu surprise des Boers contre les Anglais non déployés ; les forces physiques des Anglais, éprouvées par la marche nocturne et n'ayant pas reçu de nourriture chaude le jour du combat, s'effondraient rapidement ; une grande partie des forces était utilisée pour garder les flancs et l'arrière du secteur d'attaque, tandis qu'il n'y avait pas assez de forces pour développer la poussée dans la direction de l'attaque principale ; développement lent des attaques anglaises sur des secteurs secondaires, permettant aux Boers de concentrer des forces suffisantes contre le front étroit de l'attaque décisive des Anglais ; observation insuffisante de l'artillerie sur le champ de bataille et faiblesse du soutien d'artillerie lors de l'attaque ; manque de persévérance du commandement anglais, qui après des pertes atteignant 7-8 % de toute la troupe, arrêtait le combat et ramenait l'armée à la position de départ ; utilisation timide de la cavalerie — directement sur le flanc des unités d'infanterie, sans manœuvre étendue sur le flanc et l'arrière de l'ennemi. Si par la suite, lors de la deuxième et troisième tentative infructueuse de Buller pour secourir Ladysmith, des efforts ont été faits pour contourner la position des Boers avec les forces principales, ce contournement était insuffisamment large, exécuté lentement, pas assez discrètement et était paré à temps par le déploiement des unités mobiles boers dans une nouvelle direction d'attaque, ce qui conduisait à nouveau les Anglais à une attaque frontale infructueuse.

Les erreurs opérationnelles des Anglais ont conduit à de lourds malentendus tactiques ; au cours des dix premières batailles de la guerre Anglo-Boer, les pertes anglaises, tués et blessés, s'élevaient à 4 438 contre 530 Boers ; le rapport de 8 Anglais mis hors de combat pour 1 Boer était encore plus défavorable que le rapport de 1866 de trois Autrichiens pour un Prussien.

Les Boers, que les chefs avaient initialement du mal à convaincre de ne pas battre en retraite dès que l'attaque anglaise se profilait, prirent courage et se convainquirent que leur chaîne de tir pouvait toujours repousser l'attaque des Anglais maladroitement manœuvrants. Toutefois, les succès ne profitait pas toujours aux Boers : alors que sous le commandement de Louis Botha, défendant avec succès contre Buller ou menaçant les arrières anglais de De Wet ou de l'infatigable Delarey, commandant une unité transvaalienne dans les troupes de Cronjé agissant contre Methuen, se formait un certain noyau de combattants expérimentés et fiables, d'autres Boers étaient déjà rassasiés de victoires et il était difficile de les pousser à de nouveaux exploits. Beaucoup partaient en congé pour rendre visite à leurs familles ; d'autres faisaient venir leurs familles au camp. L'unité de Cronjé à Magersfontein s'était entourée d'un immense convoi de femmes et d'enfants de ses combattants ; contre Ladysmith comme contre Kimberley, il était impossible de convaincre les Boers d'entreprendre des actions énergiques et actives ; même Mafeking, avec sa garnison faible, réussit à tenir un siège de 7 mois. Les premiers signes de désorganisation étaient déjà visibles dans la milice boer, insuffisamment unie par une organisation solide et ne s'appuyant pas sur des exigences disciplinaires strictes.

La réorganisation de Roberts. Le 8 décembre, dès que les événements de la « semaine noire » furent connus du gouvernement britannique, ce dernier décida de confier la conduite

de la guerre aux forces les plus expérimentées. Le commandant en chef fut nommé lord Roberts, un homme vif d'âge mûr, ayant 43 ans de pratique du service militaire en Inde, héros des guerres afghanes, jouissant d'une grande popularité dans l'armée et combinant une vision large de l'organisation avec l'obstination d'un bouledogue dans l'exécution. Son chef d'état-major fut nommé lord Kitchener, qui venait de terminer la conquête du Soudan, encore en pleine force (49 ans) et se distinguant par un talent organisationnel exceptionnel.

Roberts et Kitchener ont reconnu que pour remporter des succès sur les Boers, il était nécessaire de changer fondamentalement les conditions de conduite des opérations militaires en Afrique du Sud. L'objectif de l'opération devait être les troupes boers, leur force humaine, et non les points géographiques – Kimberley et Ladysmith, auxquels Methuen et Buller se heurtaient vainement.

Le 10 janvier 1900, Lord Roberts, arrivé au Cap, entreprit une vaste réorganisation. L'effectif de l'armée britannique devait bientôt augmenter considérablement : l'Angleterre achevait avec difficulté la mobilisation des 5e, 6e et 7e divisions d'infanterie, de plusieurs détachements de milice (yeomanry) et les envoyait en Afrique du Sud. D'autres colonies britanniques (Canada) envoyaient également de l'aide. Roberts accordait une attention particulière à l'utilisation des Britanniques nés en Afrique du Sud, familiarisés avec les conditions locales ; les formations de milice locales devaient apporter une contribution importante à l'armée britannique. L'effectif de cette dernière devait augmenter jusqu'à 200 000 hommes en mai 1900. En raison de la pauvreté des ressources locales, l'approvisionnement de cette armée importante devait reposer sur le transport depuis l'océan. On achetait des mules et des chevaux en Italie et en Amérique du Sud ; les fournisseurs de l'armée comptaient sur les marchés du monde entier. Au début, les prix auxquels l'armée britannique obtenait son approvisionnement étaient très élevés, car les intendants britanniques, comme les intendants de toutes les autres armées, n'étaient pas familiers avec les conditions et les usages du marché mondial, avec la diversité des monnaies, des frets, des formes de conclusion des contrats et de règlement, et perdaient partout. Kitchener invita plusieurs agents financiers, spécialistes hautement qualifiés en commerce extérieur ; il affirmait que le résultat du travail de ces experts financiers avait été une réduction d'un tiers de tous les prix d'achat. D'énormes stocks d'approvisionnement commencèrent à se concentrer sur le tronçon principal de la ligne vers Kimberley, où Roberts avait prévu de transférer le déploiement de la masse principale.

Le principal défaut de la conduite de la guerre anglaise résidait dans la dépendance des mouvements des troupes à la direction des routes ferrées, ce qui était dû au manque de convoi. Sur place, il était difficile de créer de nouveaux moyens de transport ; pour expédier un convoi depuis l'océan, il ne restait déjà plus de temps, car il n'était pas possible de retarder l'opération décisive, compte tenu de l'état des garnisons de Ladysmith et Kimberley, au-delà de la mi-février. Roberts et Kitchener se tirèrent de cette difficulté comme de véritables maîtres de l'art organisationnel, et leur exemple est très instructif.

Le convoi anglais, pour l'année des États, se formait à partir de convois de bataillon de I et II catégorie, transportant, en plus des munitions à feu, des fournitures médicales, des outils de tranchée, des affaires d'officiers, des tentes et des tonneaux d'eau, trois livraisons de vivres. Ensuite, il y avait les convois de brigade, de division et de corps, chacun transportant une ration d'une journée. Il y avait également un parc de vivres pour chaque corps, transportant des rations pour trois jours. L'approvisionnement se faisait le long de ces convois vers les troupes. Les convois de bataillon de I et II catégorie étaient dans le meilleur état ; leurs charrettes, de modèle plus léger, étaient attelées de bons chevaux et mulets ; ces convois avaient un encadrement fiable de responsables. Le type d'organisation des convois adopté en Angleterre, proche de l'organisation d'autres armées, la guerre anglo-boer de 1899-1902, produisait un effet minimal en termes d'utilité. La majorité des meilleures charrettes restait inactive au moment le plus intense.

Roberts, en pensant à la marche de Kimberley à Bloemfontein — sur 150 km sans chemins de fer — devait en conséquence préparer l'arrière. Il prit une mesure héroïque : il retira tous les convois des unités et utilisa le personnel, les charrettes et les animaux de trait pour former les transports de l'armée. Aux troupes ne fut laissée qu'une partie du convoi de premier ordre — des caissons à munitions, des barils d'eau, des voitures sanitaires. De l'armée britannique, qui comptait jusqu'à 150 000 hommes, seule une fraction devait participer à l'opération principale — 40 000 hommes ; une autre partie (35 000) nécessitait la possibilité de manœuvrer, et la moitié restante (75 000) était répartie dans différentes garnisons, sur des étapes près des gares ferroviaires et pouvait parfaitement se passer de convoi. Si le convoi était insuffisant pour 150 000 hommes, il était bien sûr suffisant pour 40 000, à condition de l'utiliser comme moyen de transport et non comme entrepôt pour tentes, affaires d'officiers, etc. L'augmentation considérable de l'efficacité utile et l'unification des moyens de transport peuvent toujours apporter un grand avantage.

Les convois de l'arrière, jusqu'à Roberts, en raison d'un manque de mules et de chevaux, comprenaient également des attelages de bœufs. Cela entraînait de grands désagréments. Une voiture attelée de chevaux parcourt normalement 30 à 35 km par jour, tandis qu'une voiture attelée de bœufs fait 20 à 25 km ; en établissant un transport mixte, il faut s'aligner sur les bœufs lents. Le bœuf ne peut paître que le jour, tandis que les chevaux peuvent le faire aussi bien le jour que la nuit ; le bœuf a besoin de quelques heures de repos après le repas pour ruminer, tandis que le cheval est immédiatement prêt au travail. Il est clair quel énorme avantage les Anglais ont obtenu lorsque leurs transports militaires ont été divisés en deux types : les transports à chevaux, constitués de 49 voitures légères, chacune attelée de 6 à 8 chevaux ou mules, et les transports à bœufs, constitués de 100 charrettes lourdes, chacune attelée de 12 à 14 bœufs. Les conducteurs étaient des Noirs. La profondeur de la colonne de transport à bœufs atteignait 5 km.

La réorganisation de l'arrière se déroulait en même temps que celle des troupes. Roberts décida, afin d'obtenir la supériorité sur les Boers en termes de liberté de manœuvre, de créer une grande masse de cavalerie. Sous le commandement de French fut rassemblée une division de cavalerie et renforcée grâce à des détachements prélevés parmi les unités d'infanterie. French disposait de 3 brigades de cavalerie avec 7 batteries à cheval et, en outre, de grandes unités (plus de brigade) d'infanterie montée. Le nombre de ces dernières fut porté par Roberts de 2 à 6 régiments. Chaque bataillon d'infanterie britannique devait fournir à la cavalerie montée ses hommes bien entraînés pour la formation de l'infanterie montée.

Les perceuses entraient dans KOK de manière positionnelle ! La guerre, immobile, se fixait dans les tranchées, s'entourait de chariots et de familles, tandis que Roberts et Kitchener se préparaient à se détacher du siège positionnel, des chemins de fer et à s'engager dans la mobilité avec l'ennemi...

L'opération de Paardeberg, la prise de parole des troupes anglaises réorganisées par Roberts en février 1900, a marqué un tournant majeur de la guerre.

Roberts s'arrêta pour déployer la masse principale des troupes dans la direction occidentale, plane. Sur la voie ferrée principale menant à Kimberley, où opérait le détachement du lord Methuen, étaient concentrés 40 000 soldats avec 15 000 chevaux de ligne et d'artillerie — les 1^{re}, 5^e, 7^e, 9^e divisions d'infanterie et la division de cavalerie de French. Les troupes anglaises n'avaient pas été amenées à la gare principale sur la rivière Modder, mais étaient étendues en profondeur, jusqu'à la rivière Orange incluse. Prévu pour avancer vers l'est, Roberts nettoyait énergiquement la zone à l'ouest du chemin de fer des détachements volants boers pour sécuriser son arrière; ces actions furent considérées par le chef des Boers, Cronjé, comme une préparation des Anglais à le contourner par l'ouest, et il étendit encore plus sa position vers la droite. Les tranchées boers à Magersfontein, qui bloquaient le chemin des Anglais vers Kimberley, s'étendaient sur 30 km.

Comme le renseignement secret des Boers avait jusqu'à présent été extrêmement efficace, informant les Boers à temps des projets du commandement anglais, Roberts et Kitchener ont dû prendre des mesures décisives pour dissimuler le plan de l'opération. Même les assistants les plus proches du commandant en chef, les chefs de division, ne connaissaient pas l'objectif de l'opération et ne recevaient qu'un ordre concernant les mouvements pour le jour suivant. Seul French était partiellement informé du plan — que la division de cavalerie devait initialement percer à tout prix jusqu'à Kimberley et forcer les Boers à lever le siège de ce point. Le 11 février, toutes les divisions prirent leur position de départ.

L'opération a commencé le 12 février. La 1re division devait rester à la gare de Modder River face au front de Cronjé. L'essentiel de l'armée anglaise tournait vers l'est et avançait — d'abord sur la rivière Riet, puis sur la rivière Modder, lors de la guerre anglo-boer 1899-1902, très loin en contournant le flanc gauche de Cronjé, dont la situation allait bientôt devenir très sérieuse.

Le premier jour de l'opération, la division de cavalerie de French et la 7e division d'infanterie sont arrivées à la rivière Rit. À Waterfall se trouvait une unité de cavalerie (500 tireurs) de Devet. La cavalerie de French, contournant par Decille, a obligé Devet à évacuer les passages et à se replier. Le contact avec Devet a été perdu. La 7e division d'infanterie, récemment arrivée d'Europe, était épuisée par une marche de 25 kilomètres dans la journée. Dans une seule de ses brigades, on a compté 21 décès dus à un coup de soleil. La division était à moitié désorganisée. Il fallait lui accorder quelques jours de repos avant de poursuivre son avancée. Toutes les tentes et les objets superflus ont été laissés le long de la voie ferrée.

Le deuxième jour de l'opération, le 13 février, la division de cavalerie de French atteignit la rivière Modder et, en dispersant un petit détachement de Boers, prit possession du gué près de Klip. Les chevaux étaient déjà très épuisés ; les batteries montées déplorèrent 59 chevaux morts lors de ce passage. À la rivière Riet arriva en bon état la 6e division d'infanterie.

Troisième jour de l'opération, le 14 février, la cavalerie se reposait sur la rivière Modder, attendant la 6e division d'infanterie, qui, en fin d'après-midi, arriva avec lord Kitchener pour la remplacer sur le passage occupé ; French attendait également des convois qui permettraient de fournir de l'avoine aux chevaux. Les deux rationnaires d'avoine dont disposait la division de cavalerie avaient déjà été consommés. En raison de la fatigue des chevaux, French n'envoyait pas de détachements de reconnaissance. Sur la rivière Riet, en plus de la 7e division déjà présente, la 9e division est arrivée avec un important convoi de 200 fourgons tirés ainsi qu'un grand troupeau de bétail pour les rations.

Le matin du quatrième jour de l'opération, le 15 février, French devait se détacher de l'armée et se diriger vers Kimberley. Avant son bivouac, sur la route de Kimberley, deux collines semblaient occupées par un détachement de Boers (900 hommes, 3 pièces d'artillerie). Dix batteries de la division de cavalerie et de la 6e division (y compris 1 batterie de marine lourde) bombardèrent avec vigueur à une distance de 2 km les Boers qui étaient mal camouflés, après quoi French, ayant disposé 3 brigades en ligne, les unes derrière les autres avec un écart de 500 mètres, les conduisit au galop large à travers l'intervalle entre les collines occupées par les Boers, atteignant une distance de 1 200 m. Un épais nuage d'obscurcissement dissimula la cavalerie ; contrairement aux attentes, la percée réussit avec des pertes minimales (16 hommes, 30 chevaux). Les Boers furent si impressionnés par le feu de l'artillerie et la vue de la masse de cavaliers galopant que leurs forces se dispersèrent. À un kilomètre et demi derrière les positions boers, French rassembla sa cavalerie et la conduisit à Kimberley. À 18 heures, French entra dans la ville. Les Boers avaient déjà, la veille au soir, dégagé la ligne de blocus au sud et à l'ouest de la ville et se retiraient maintenant vers le nord, sous la protection de faibles arrières-gardes montées.

La 6e division d'infanterie se reposait sur la rivière Modder près de Klip ; les 7e et Qe divisions se dirigeaient vers la rivière Riet en direction de Jacobsdal, où Lord Roberts prévoyait de déplacer son quartier général, temporairement incapable de le faire.

Le vaillant chef des Boers, De Wet, ayant compris que l'immense convoi, qui avait franchi la rivière Riet près de Waterfall, était resté sous la garde d'une faible couverture d'infanterie (360 fusils), lança une attaque surprise contre lui, repoussa cette couverture, prit possession du convoi, en détruisit une partie et emporta l'autre avec lui. Les Anglais perdirent 200 000 rations de soldats et 48 000 boisseaux d'avoine, soit presque un tiers des moyens de transport de l'armée. Ce fut un coup dur, et la question se posait : était-il possible de continuer à développer l'opération prévue ? Lord Roberts prit la décision : continuer l'opération ; réduire la ration de l'armée de moitié (pour les chevaux à 1/3 de la ration d'avoine) ; charger tous les véhicules de la 1ère division, restée près du chemin de fer, avec des vivres, jusqu'aux ambulances incluses, et les envoyer immédiatement à Jacobsdal ; pour les unités du génie, décharger des véhicules spéciaux les pontons et les outils de tranchée et les affecter à l'approvisionnement. L'armée anglaise resta à demi-ration jusqu'à la fin février (2 semaines), puis pendant encore deux semaines en mars, jusqu'à l'entrée à Bloemfontein, elle reçut les trois quarts de la ration. Mais l'opération continuait à se développer de manière méthodique...

Cronje, le célèbre chef boer, vainqueur de Magersfontein, avait une idée de l'art opérationnel plus qu'abstraite. Dès le matin du deuxième jour de l'opération, le 13 février, il reçut un rapport détaillé de Devêt, exposant une manœuvre d'encerclement de Roberts et recommandant un retrait rapide de la position de Magersfontein. Cronje répondit : « Encore votre maudit peur des Anglais ! Courage ! Tirez-les à mort et capturez ceux qui fuiront ! » Pendant les 13 et 14 février, il ne prit aucune mesure pour évacuer les familles et les biens. Le 13 février, il apprit de la part de fuyards paniqués venant de Klip que la masse de cavalerie anglaise s'était infiltrée dans son arrière, à Kimberley ; que le siège avait été levé par des chefs boers plus avisés ; et qu'à l'est de lui, sur la rivière Modder, de grandes forces anglaises commençaient à se rassembler.

Cronje décida de battre en retraite. Comme il ne voulait pas et ne pouvait pas abandonner son énorme convoi avec les familles, il ne lui restait qu'une seule voie — le long de la rivière Modder, car dans les autres directions, il n'y aurait pas assez d'eau pour un si grand nombre de personnes et d'animaux. Le soir du 15 février, sans attendre la jonction avec des détachements séparés, Cronje leva son camp et marcha forcé vers l'est. Environ 4500 combattants l'accompagnaient. Dans la nuit du 16 février, Cronje, avec son immense convoi, passa à 3 km devant le front de la 6e division près du gué de Klip.

Le matin du 16 février, Kitchener, parti renforcer la 6e division, aperçut un grand nuage de poussière se déplaçant vers l'est et comprit immédiatement que la cible principale de l'opération, la force vivante des Boers, risquait de lui échapper. Il envoya aussitôt l'infanterie montée à sa poursuite et se mit lui-même en route avec la 6e division ; il proposa à French de devancer les Boers, de leur couper la route au gué de Kedersrand et de les retenir jusqu'à l'arrivée de l'infanterie britannique, et demanda à Roberts d'envoyer rapidement la 9e division en renfort à la 6e division. Roberts craignait que Kitchener ne s'engage à la poursuite d'une petite partie des Boers, mais à midi le 16 février, ayant reçu de Methuen la confirmation que la position de Magersfontein avait été dégagée des Boers, il accepta les propositions de Kitchener.

La poursuite de Cronjé le 16 février n'a pas eu beaucoup de succès ; les meilleurs tireurs boers, placés en arrière-garde, retardaient l'infanterie montée, forçaient les forces d'infanterie à se déployer et s'échappaient à temps. Cependant, les Boers ont dû abandonner 78 chariots, et les unités de poursuite y ont trouvé des vivres dont les Anglais manquaient cruellement. Le soir, les unités de la 6e division se sont arrêtées pour passer la nuit. Cronjé, pour semer ses poursuivants, a poursuivi sa retraite durant la nuit du 17 février ; le matin du 17 février, après avoir traversé Paarderberg, il a arrêté sa colonne fatiguée pour une halte de quatre heures.

French leva sa cavalerie le 16 février à 4 heures du matin. Ses instructions ont pris fin avec la libération de Kimberley du blocus. French ne s'est pas concentré sur l'objectif de

l'opération. Il aurait été judicieux, avant de recevoir des ordres, de reposer la cavalerie extrêmement épuisée, qui avait déjà fait quatre jours d'opérations, en trois marches, en trois batailles, et faute de fourrage, 140 km. French décida, de sa propre initiative, de poursuivre cette dernière. Un cav. la brigade (2e) resta à Kimberley, et deux brigades rattrapèrent la faible arrière-garde boer à 20 km au nord de Kimberley, mais pendant une journée entière, malgré le feu de 24 canons à cheval, elles ne purent l'abattre. Dans la soirée, le kav épuisé. la division retourna à Kimberley. La perte totale chez les chevaux pendant 5 jours de l'opération a atteint 29 %. La coutume des Français de marcher à 4 heures a eu un effet particulièrement désastreux sur le train à chevaux. le matin, à l'aube, quand les chevaux n'étaient pas encore nourris. Certes, ce faisant, French a évité les transitions vers la chaleur torride de midi. Dans l'un des régiments, qui disposait d'une brillante composition de chevaux au début de l'opération, seuls 28 chevaux ont été inspectés le 17 février, capables de continuer à trotter.

La cavalerie avait un besoin urgent de repos ; mais à son retour à Kimberley le soir du 16 février, French reçut un message de la brigade qui était restée là, qui faisait de la reconnaissance pour Mathersfontein, indiquant qu'une grande colonne de Boers s'était retirée vers l'est, et que Kitchener l'avait invité à couper les Boers en retraite au gué de Cedersrand. French, laissant se reposer à Kimberley la majeure partie de sa cavalerie, incapable de bouger. Division, le 17 février à 3 heures du matin. À 30 minutes du matin, il partit avec une (2e) brigade qui s'était reposée la veille et deux batteries de cavalerie le long de la route directe menant au gué de Kedesrand.

À midi, lorsque Cronjé leva sa colonne du camp pour traverser le gué de Kedersrand et passer sur la rive sud de la Modder, parmi ses wagons, des rangées d'approvisionnements ont commencé à exploser : sur les hauteurs au nord du gué, la batterie montée de French, après la traversée qui avait duré 7 heures et 30 minutes, avait réussi à prendre position. Si Cronjé avait réalisé qu'il n'avait en face de lui qu'une poignée de cavaliers épuisés, il les aurait rapidement écrasés et poursuivi sa route ; mais Cronjé savait que la cavalerie anglaise était partie au nord de Kimberley et il n'envisageait pas la possibilité que French ait eu le temps de revenir et de lui bloquer la route. Il conclut donc que c'était l'infanterie anglaise qui se trouvait devant lui. L'artillerie boer ouvrit le feu, les chaînes boers passèrent prudemment à l'attaque, tandis que les femmes et les enfants se réfugiaient dans le lit de la rivière Modder. Toute la journée, une fusillade lente se poursuivit. Entre-temps, la 6e division d'infanterie, rassemblée sur la rive sud de la Modder, fit ce jour-là également deux traversées — de 3 h 30 du matin à 10 h du matin — et à 17 h elle parti de nouveau. Aux derniers rayons du soleil couchant, le chef de la division, Kelly-Kenny, qui était monté sur la colline ensuite appelée « colline des canons », aperçut soudain à deux kilomètres devant lui le camp boer. Les Boers se déplaçaient entre French et la 6e division ; à cette dernière, dans la nuit, la 9e division d'infanterie arriva, ayant parcouru durant 36 heures 50 km. La cavalerie, en retard sur les autres, avait perdu le contact la veille au soir avec les unités principales. Elle s'arrêta un peu avant le gué de Paarderberg et ne comprit que le matin du 18 février qu'elle avait passé la nuit très près des Boers et des forces principales des Anglais.

La bataille de Paardeberg. Kronje est arrivé à la conclusion le matin du 18 février que le 437e convoi, dont il ne voulait pas se séparer, ne pourrait pas percer. En attendant de l'aide extérieure, il donna l'ordre à son détachement de s'enterrer sur deux fronts le long des buissons bordant la vallée de la rivière Modder.

La position de Cronjé, qui s'étendait sur 4 km le long de la rivière, était plus qu'originale et avait ses avantages. La rivière Modder a une largeur de 50 m ; les pluies la rendent parfois infranchissable à gué ; elle coule dans des « rives » abruptes atteignant jusqu'à 15 m de hauteur. Ces rives sont entaillées par une série de petites ravines profondes, par lesquelles l'eau s'écoule vers la rivière en période de pluie. Le long de la rivière poussent des arbres et des buissons, qui camouflaient l'emplacement des Boers. Dans les ravines et sur les rives de la rivière, les Boers ont creusé avec une rapidité étonnante une série de trous,

partiellement reliés entre eux par des galeries souterraines. La couche supérieure du sol était constituée de sable fin, ce qui diminuait fortement l'effet des explosions de bombes. Des tranchées pour fusiliers se cachaient dans les buissons. Le quartier général de Cronjé était situé près de la route, au gué, en face du camp, sur la rive sud. L'artillerie se trouvait également au camp. Les hauteurs entouraient la position des Boers, mais la descente vers la rivière était sous le feu à pleine portée des fusils de l'infanterie.

Le matin du 18 février, Kitchener effectua une reconnaissance personnelle de la disposition des Boers. Cette dernière, située dans une vallée et très étendue, entourée par les hauteurs dominantes, quadrillée par les Anglais qui disposaient d'une supériorité numérique de cinq contre un, fit sur Kitchener l'impression d'une situation tactique désespérée. « Il est maintenant 8 h 30 ; à 10 heures, nous prendrons le camp des Boers, et à 10 h 30, la cavalerie de French se déplacera vers Bloemfontein », déclara Kitchener à l'issue de sa reconnaissance. Le lendemain, il confia à l'agent militaire des États-Unis, Slocum : « Si j'avais su hier matin ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas attaqué les Boers dans la vallée de la rivière ; c'est impossible avec l'armement actuel. » Les événements qui amenèrent Kitchener à changer d'avis de manière aussi radicale furent les suivants.

La possibilité de l'arrivée d'autres détachements boers pour renforcer Cronjé, la difficulté à ravitailler les forces britanniques rassemblées à Paardeberg et, surtout, le désir de ne pas donner aux Boers le temps de creuser de profondes tranchées — telles étaient les considérations qui ont incité Kitchener, compte tenu de son évaluation du désespoir tactique de la position boer, à passer rapidement à l'offensive. La brigade de cavalerie fatiguée de French restait au gué de Kedesrand, où elle entra dans une fusillade dans la journée avec un petit détachement de Boers venus de Bloemfontein. La 9e division devait attaquer les Boers par le sud et l'ouest, sur les deux rives de la rivière Modder. La 5e division, très apte au combat, devait attaquer depuis l'est, concentrant ses forces principales sur la rive sud de la rivière Modder et détachant deux bataillons sur la rive nord pour attaquer le long du cours de la rivière. La 6e division reçut le renfort d'unités d'infanterie montée. Une partie de l'infanterie montée se trouvait au nord de la rivière Modder pour empêcher l'avance des Boers le long de la rivière vers l'est, tandis qu'une autre, dans la région de la colline de Kitchener, protégeait l'arrière de la 5e division.

L'artillerie n'était pas encore complètement arrivée sur le champ de bataille. Il n'y avait que trois batteries de campagne de la 6e division et une batterie de howitzers (la 65e) de la 9e division. Une batterie de campagne (la 81e) prit position au nord de la colline de Kitchener afin d'empêcher une éventuelle percée des Boers vers Bloemfontein. La batterie de howitzers et la batterie de campagne (la 76e) se placèrent sur la colline des canons, tandis qu'une batterie de campagne (la 82e), avec la 19e brigade de la 9e division d'infanterie, était destinée à traverser le gué de Paardeberg sur la rive nord de la rivière Modder pour attaquer les Boers depuis le nord-ouest.

Toutes les directives de Kitchener le jour de cette bataille portent le sceau de la précipitation ; Kitchener ne voulut pas attendre l'arrivée de nouvelles unités d'artillerie, ni non plus la fin du déploiement ; les unités disponibles étaient précipitamment envoyées au combat par lui ; pourtant, il ne s'agissait pas d'un combat contre une rencontre, mais d'une attaque contre un ennemi qui, quoique hâtivement, s'était déjà fortifié. Il aurait été plus pratique de concentrer les efforts sur l'attaque des Boers depuis l'ouest, mais sur les deux rives de la rivière Modder, et il aurait fallu employer la matinée pour un déploiement méthodique, et le soir pour mener une offensive énergique et coordonnée. Dans les conditions de précipitation qui s'étaient créées, l'attaque anglaise prit un caractère désordonné.

La première à lancer l'attaque fut la 6e division. L'artillerie des Boers fut bientôt réduite au silence par les batteries anglaises. Les Boers accueillirent les Anglais avec un feu intense de fusil à une distance de 1 600 m. Progressivement, resserrant leurs lignes, les 5 bataillons qui avançaient au sud de la rivière Modder, ayant épuisé tous leurs soutiens,

atteignirent la distance du tir rapproché (400 m), où ils se mirent à couvert sous la forme d'une fine ligne s'étendant sur 3 km. Les 2 bataillons qui devaient traverser sur la rive nord de la Modder ne purent accomplir cette tâche pendant longtemps, car sur les collines au nord de la ferme d'Ostfontein apparaissaient de petits détachements de Boers avec des canons, venus de Bloemfontein à l'aide de Cronje. La 81e batterie, au lieu de soutenir l'avancée de la 6e division, dut pivoter ses pièces de 180° et tirer vers l'est. N'attendant pas l'arrivée des unités de la 6e division sur la rive nord de la Modder, Kitchener donna des ordres insistants aux unités de cavalerie présentes de soutenir par une attaque décisive l'offensive de la 6e division sur la rive sud. Le colonel Hanney ne put faire progresser ses tireurs improvisés à plus de 300-400 m des tranchées boers ; pour exécuter à nouveau l'ordre catégorique de Kitchener, il rassembla un groupe de 40 cavaliers et se lança dans une attaque montée, dont tous les participants furent abattus par les Boers ou—blessés ?—tombèrent captifs. Ce n'est qu'après l'échec de cette attaque que la troupe d'infanterie de la 6e division, déjà épuisée par le combat éprouvé en marche, arriva ; son offensive molle n'eut aucun succès dans la soirée.

La colline de Kitchener dans l'arrière-garde de la 6e division était gardée par un régiment de police à cheval. Comme il était très désagréable de rester au soleil sous la chaleur de midi, la police, indisciplinée, descendit progressivement de la colline sous prétexte de devoir abreuver les chevaux à la ferme voisine d'Ostfontein, sans prendre aucune mesure de sécurité. Devet en profita, encerclant soudain la ferme avec ses 500 cavaliers et 2 canons, et força les policiers à déposer les armes. Devet prit possession de la colline de Kitchener et ouvrit le feu sur l'arrière de la 6e division. Un bataillon de réserve de la 6e division et des unités de cavalerie furent déployés contre lui. La 6e division fut obligée d'agir sur deux fronts et n'avait aucune réserve à injecter dans la ligne fine de tirailleurs qui affrontait les Boers de Cronjé; le feu des Anglais devenait de plus en plus faible ici.

La montée inattendue du niveau de l'eau dans la rivière Modder a retardé jusqu'à midi le passage de la 19e brigade de la 9e division à travers le gué de Paarderberg, et la 9e division a mené deux combats indépendants. Sur la rive sud, la brigade écossaise (Highlanders) a commencé l'offensive à 7 heures du matin, sans tirer un coup de feu ; sous le feu des Boers, cette brigade a avancé jusqu'à une distance de 450 à 600 m, s'est solidement installée à cet endroit et a ouvert le feu. Toute la brigade a été immédiatement déployée en une seule ligne de tirailleurs ; elle s'est étendue sur un front de 3 km. Au cours de la journée, elle n'a été renforcée que par un demi-bataillon, ce qui était insuffisant pour soutenir la puissance de feu. Les Highlanders sont restés à leur position jusqu'au soir, à la limite du tir rapproché et moyen des fusils. Leur aile gauche a traversé la rivière Modder et a pu s'approcher des Boers dans la vallée de la rivière à 300 m.

La 19e brigade (le 31e bataillon et la 1re batterie), retardée par la montée des eaux au gué, n'est entrée en combat qu'autour de midi, lorsque l'avancée sur d'autres secteurs s'était déjà arrêtée. La batterie occupa une position très avantageuse sur la colline Signal, à seulement 1300 m de la périphérie de la position boer, et en contrôlait partiellement l'approche. Son feu était beaucoup gêné par les plaintes des Highlanders, qui recevaient des balles de shrapnel lors des vols (éloignement des Highlanders – 2200 m dans le prolongement de la ligne de feu de la batterie). L'infanterie enveloppa habilement les Boers par le nord, mais ceux-ci eurent le temps de former un nouveau front. Les trois bataillons se répartirent sur un front d'environ 3 km ; la ligne fine n'avait pas suffisamment de force pour soutenir un combat de feu énergique. Kitchener insista vivement pour effectuer un assaut. Le commandant de brigade envoya le dernier demi-bataillon, qui se trouvait jusqu'alors à la garde du convoi. La réserve s'approcha de la partie de combat, située à 650 m de l'ennemi ; les derniers mètres jusqu'à la ligne furent parcourus à quatre pattes ; dépourvus de puissance de feu suffisante, deux bataillons de la 19e brigade, auxquels s'ajouta la réserve, rampèrent encore de 200 m vers les Boers ; à 450 m, des baïonnettes furent rapprochées ; les deux bataillons bondirent simultanément et, en criant fort, se lancèrent à l'assaut. Ils réussirent à parcourir 250 puis 200

m des tranchées boers. Cet assaut, mené sans avoir obtenu un avantage sur le feu ennemi et depuis une distance trop grande, échoua : les pertes atteignirent 20 % des attaquants, une partie importante des officiers fut tuée ou blessée, et les lignes s'effondrèrent au sol, y restant jusqu'à l'obscurité. Contrairement aux attentes, la perte dans la ligne de tir rapproché fut faible, car les Boers ne visaient pas aussi calmement que pour des tirs à moyenne ou longue distance.

Ainsi, sur l'ensemble du front, les attaques des Anglais ont été repoussées, bien que, selon le témoignage des officiers allemands présents auprès de l'unité de Cronje, dans certaines zones, les Boers étaient prêts à abandonner les armes si les Anglais déployaient un effort supplémentaire. Le soir, il a fallu retirer les unités épuisées et se retrancher. Les pertes anglaises atteignaient 1 200 hommes, celles des Boers 200 hommes. Nous expliquons l'échec des Anglais par leur préparation insuffisante au tir, leur manque de persévérance dans la lutte pour la supériorité du feu, le soutien d'artillerie insuffisant, mal informé sur les positions des Boers et numériquement faible, et surtout par la dispersion des moyens de tir anglais sur un front d'attaque de 10 kilomètres ; 15 bataillons anglais s'étiraient en un mince filet, et n'avaient nulle part derrière eux un appui pour alimenter efficacement le combat au feu ; le tir des tireurs anglais s'éteignait partout. Les actions de Devet ont fortement gêné la 6e division. Mais les témoins de cette bataille ont tiré une autre conclusion : si ici, il était impossible de briser les Boers se trouvant dans des conditions incroyablement mauvaises, il s'ensuit que contre les fusils modernes, une attaque frontale ne peut généralement pas réussir.

Capitulation de Cronje. Le matin du 19 février, le lord Robert en convalescence Roberts arriva à Paardeberg et prit la décision d'abandonner les tentatives d'attaquer les Boers et de les contraindre à se rendre par bombardement et blocus. Dans la soirée de ce même jour, une brigade de la 7e division arriva avec l'artillerie de cette division ainsi que quatre gros canons marins ; un attelage de bœufs traîna consciencieusement ces lourds canons sur 50 km en 23 heures. Au total, jusqu'à 93 pièces d'artillerie furent rassemblées par la suite. Un ballon captif corrigeait le feu concentrique de l'artillerie anglaise. Le feu a déjà, le 19 février, rasé tous les chevaux et bœufs dans le camp des Boers ; des milliers de cadavres en décomposition de ces animaux empoisonnaient l'existence des Boers de par leur odeur ; des chariots en partie prirent feu, explosant toutes les munitions de l'artillerie boer.

Kimberley a été transformé en principal magasin de l'armée anglaise. Lord Methuen y a stationné une brigade de sa 1re division, a réparé le chemin de fer jusqu'à Kimberley, y a transféré toutes les provisions des dépôts situés entre les rivières Orange et Modder ; les communications entre Paardeberg et Kimberley étaient protégées par une brigade de la 1re division au gué de Klip et une brigade de la 7e division à Jacobsdal.

Devet inquiétait beaucoup les Anglais, continuant à occuper la colline de Kitchener derrière les lignes de la 6e division ; Devet attirait à lui des détachements boers dispersés, et ses forces atteignirent 2 000 hommes. Tant que Devet tenait la colline de Kitchener, Cronje avait la possibilité, en abandonnant sa famille et son convoi, de percer avec ses combattants à travers l'encerclement anglais. Mais Cronje refusait de se séparer de ses familles, malgré les insistance de Devet, qui communiquait avec lui par héliographe. Pendant trois jours, Devet maintint la colline de Kitchener juste à côté de grandes forces anglaises. Le 20 février, l'une des brigades que French avait laissées à Kimberley (la dernière seulement le 22 février) rejoignit French, et Lord Roberts proposa à French de frapper Devet par l'arrière. Le 21 février, la cavalerie de French passa à l'est de la colline de Kitchener. Devet risquait l'encerclement. Il fit monter son détachement à cheval et s'échappa devant la cavalerie de French, presque incapable de passer au trot.

Le lendemain matin, le 22 février, la troupe de Philippe Botha (2 000 hommes) arrivée depuis la fontaine de Blum fit une tentative lente pour prendre d'assaut soudainement le camp de Kitchener, repoussée par l'infanterie de la 6e division. Le 27 février, au dixième jour de son siège et au neuvième jour de bombardement, Cronje se rendit. 300 à 400 Boers de son groupe

parvinrent à s'échapper. Se rendirent au total 4 048 Boers en bonne santé et 195 blessés. Étonnamment, le bombardement concentrique des Anglais et quelques tentatives offensives de l'infanterie britannique ne coûtèrent aux Boers que 70 hommes.

Manœuvre sans effusion de sang. L'opération de Paardeberg a eu un impact décisif sur l'ensemble du théâtre de la guerre. L'exemple de Cronjé, élevé au rang de héros après son succès à Magersfontein et ensuite capitulant par refus de se séparer de sa famille et de ses affaires, a profondément affecté les Boers. Les détachements boers se sont précipités en partie chez eux et en partie pour défendre Bloemfontein. Le détachement de Louis Botha, assiégeant Léodismith, s'est dispersé, et Buller a pu mener à bien sa quatrième tentative de libération de Léodismith. La colonie du Cap a été débarrassée des détachements boers qui y avaient pénétré.

Le 7 mars, Lord Roberts, ayant renforcé son infanterie à Paaderberg jusqu'à 12 divisions, commença la marche vers Bloemfontein et, le même jour, attaqua les Boers, retranchés à proximité, sur les deux rives de la rivière Modder, près de Poplar Grove. Les forces boers, environ 7 000 hommes avec 7 canons, occupaient une position s'étendant sur 15 km. Les forces anglaises atteignaient 32 000 hommes avec 116 canons. Roberts comptait sur l'anéantissement total des Boers. La cavalerie de French devait contourner la position des Boers par une marche nocturne de 28 kilomètres, attaquer leurs arrières et couper leur voie de retraite; l'apparition d'une masse de cavalerie et d'infanterie montée avec 42 pièces d'artillerie à l'arrière des Boers devait semer la confusion générale; en même temps, le front des Boers devait être attaqué par trois colonnes d'infanterie appuyées par de l'artillerie lourde.

Le plan de Roberts a échoué ; le déroulement de la bataille de Poplar Grove est caractéristique de toutes les actions offensives ultérieures des Anglais. L'infanterie anglaise avançait très prudemment, s'approchant lentement des distances de tir à longue portée. French a fait passer ses forces montées à la marche nocturne derrière l'aile gauche des Boers ; les chevaux refusaient d'avancer même au pas. Les batteries montées ouvrirent le feu de loin, derrière les lignes boers. La milice bôer, en décomposition, ayant appris que le danger menaçait leurs conducteurs de chevaux, leurs camps et leurs convois, abandonna la position et s'enfuit dans la panique vers l'arrière. French, malgré son énergie, dut regarder les Boers lui échapper devant sa division qui chevauchait et se reposait. Au lieu de la manœuvre prévue par Roberts à Cannae, il s'agissait d'une manœuvre sans effusion de sang, rapportant seulement un gain d'espace, d'un point géographique, dans le style des opérations du XVIII^e siècle, mais n'entraînant pas la destruction de la force vivante de l'ennemi. La cavalerie anglaise, épaisse, ne pouvait que menacer, et l'infanterie anglaise, après Paardeberg, évitait toute offensive énergique.

Toute la marche de Roberts vers Bloemfontein et, après une pause de deux mois, vers Pretoria ne s'est pas accompagnée de combats sanglants. L'énorme supériorité des forces anglaises, leur large front, la menace d'une enveloppement par la cavalerie forçaient les milices boers à abandonner les positions occupées et à céder du terrain. Le 5 juin, les Anglais prirent Pretoria, et le 26 septembre, ils occupèrent l'ensemble du territoire ainsi que la voie ferrée de Pretoria aux possessions portugaises, la baie de Delagoa.

Guerre de guérilla. Tous les quartiers culturels des républiques boers étaient occupés depuis le 12^e mois de guerre par l'armée anglaise. Le président de la république du Transvaal, Kruger, avait émigré en Europe. Lord Roberts était également parti, laissant à Kitchener la tâche de pacifier le territoire occupé. Mais la guerre était loin d'être terminée. La force vivante des Boers n'avait pas été anéantie. Devant, après le combat désigné à Poplar Grove et la fuite panique des Boers, a pris une mesure héroïque pour lutter contre la désorganisation dans les rangs des Boers orangistes : il a mis toutes les milices de la république Orange en congé de trois semaines à domicile. Tout le monde ne revint pas de ce congé, mais ceux qui revinrent apportèrent avec eux un nouveau réservoir de forces morales. Devant entreprit une série

d'actions énergiques dans les arrières britanniques, détériora l'aqueduc de Bloemfontein, ce qui provoqua une épidémie de typhus dans l'armée de Roberts, alors encore dans la capitale de la république Orange, détruisait des transports, encerclait, faisait prisonniers, et dévalisait les détachements britanniques. Après l'occupation du Transvaal, Delarey et Louis Botha engagèrent la même guerre de guérilla persistante. Face aux audaces des partisans, les Anglais répondaient par des répressions contre la population locale qui les soutenait, allant jusqu'à brûler des fermes. Ces répressions insufflaient une nouvelle énergie à la résistance des Boers ; jusqu'à 23 000 Boers participèrent à la lutte de guérilla, obligeant les Anglais à maintenir une armée de 200 000 hommes en Afrique du Sud. Devant menait des raids audacieux, pénétrait à nouveau dans les limites de la république du Cap, capturait des trains. Il n'y avait pas d'endroit pour retenir les Boers prisonniers, et ils étaient libérés après avoir été dépouillés ; les conditions légères de détention conduisirent à ce que les soldats anglais ne fassent pas preuve de ténacité et se rendent facilement. Le moral des troupes anglaises après la prise de Bloemfontein était en fait au niveau de la démorisation, ce qui expliquait le caractère peu sanglant des combats, le mauvais service de garde et les succès des partisans boers.

Au début, la lutte contre la guerre populaire et partisane, qui a éclaté à l'été 1900, a été menée par les Anglais selon un système de dispersion des garnisons dans les points importants et par des raids de colonnes mobiles puissantes. « Ensuite, Kitchener devait créer un appareil gigantesque pour combattre le mouvement partisan ; les Boers pacifiques et toutes les familles de Boers furent arrêtés dans des camps de concentration, tout le bétail fut réquisitionné afin que les partisans soient privés de toute base sur le territoire ; sur ce dernier furent construits des lignes de blockhaus d'une étendue allant jusqu'à 5 000 km. Les blockhaus, pour une dizaine de combattants, souvent avec une mitrailleuse, étaient érigés à une distance d'au plus un kilomètre les uns des autres et reliés par un réseau de fils de fer ; les lignes de blockhaus s'étendaient initialement le long des voies ferrées, puis progresseront et encercleront partiellement des zones du territoire abritant les principaux foyers de partisans. Jusqu'à 50 000 soldats étaient dispersés dans ces blockhaus et y assuraient un service de garde intensif. Le partisan devait souvent surmonter cet obstacle ; parfois, il lui arrivait de surprendre 1 à 2 blockhaus et de passer tranquillement le fil de fer qui les séparait, parfois il fallait, incognito, couper discrètement le fil et passer entre les blockhaus ennemis en subissant seulement des pertes insignifiantes.

Au lieu de raids de colonnes mobiles, Kitchener se mit à organiser des enclos (drives) ; un secteur du terrain était encerclé par une ligne de plusieurs centaines de kilomètres, composée en partie de sections fixes - des blockhaus et des postes retranchés, et en partie de sections mobiles - une chaîne éparsse de cavalerie avec de puissants soutiens derrière elle ; ensuite ce réseau était progressivement resserré. Les drives permettaient de capturer les familles boers et le bétail et de détruire toutes les réserves des Boers. À Dewetsdorp, trois drives consécutifs furent organisés ; à chaque fois, il réussissait à s'échapper du réseau anglais, mais en conséquence, il devait quitter sa région natale et déplacer son activité de guérilla vers d'autres secteurs, ce qui constitua un grand succès moral pour les Anglais. Les drives représentaient de véritables opérations complexes, mobilisant des dizaines de milliers de soldats.

Ce n'est qu'à la menace de l'extinction totale de la nation que les chefs boers ont accepté de signer le traité de paix le 31 mai 1902, par lequel ils ont perdu leur indépendance nationale. La guerre, qui a duré 32 mois, a coûté à l'Angleterre 5 275 millions de francs. La victoire sur les Boers a coûté aux Anglais presque trois fois plus que leur victoire de 1870 sur la France, et a abouti à la création du Dominion sud-africain, qui dirige désormais la 'lutte pour la dissolution de l'Empire britannique'. La construction des blockhaus par les Anglais était très rapide ; ils étaient généralement assemblés à partir de plaques de fer ondulé préparées, formant un double mur ; l'espace intérieur entre les plaques de fer était rempli de

sable. La construction était standardisée. La guerre anglo-boer de 1899 à 1902. Le président de ce dominion est le Duc, l'un des plus proches collaborateurs de De Wet.

Remarques générales. La guerre en Afrique du Sud a été une guerre d'usure. Le commandement anglais accordait trop d'attention aux points géographiques, afin de parvenir à une victoire décisive. Pour protéger ces points géographiques, toutes les forces disponibles au début de la guerre ont été réparties par les Anglais, et lorsque celles-ci ont été bloquées à Kimberley et Ladismith, Buller s'est de nouveau fixé pour objectif de libérer ces points géographiques, dont l'importance avait immensément augmenté en raison des garnisons qui y étaient enfermées. Seule l'opération de Paardeberg a porté un coup à la force vive des Boers. Les victoires suivantes des Anglais avaient un caractère purement géographique. La force vive des Boers n'a pas été détruite, mais poussée dans la clandestinité de guérilla, ce qui a nécessité l'emploi de méthodes d'usure pendant encore 20 mois.

La connexion entre l'art opérationnel et tactique se manifeste de manière frappante. Au début de la guerre, les méthodes opérationnelles d'action des détachements isolés le long des chemins de fer étaient complétées par des techniques tactiques offensives ; cet art militaire, fondamentalement dépassé, a subi plusieurs échecs. Roberts et Kitchener ont réussi à passer à de nouvelles méthodes de manœuvre opérationnelle étendue, ce qui a conduit à une enveloppe tactique précise et de feu lors de la bataille de Paaderberg.

L'échec de Kitchener à Paardeberg le 18 février reposait sur toute une série de lacunes tactiques — principalement l'absence de soutiens pour nourrir le feu, l'étalement de l'infanterie anglaise sur un front trop large, le soutien insuffisant de l'artillerie. Mais les Anglais tirèrent de cette expérience la reconnaissance de l'impossibilité de toute offensive frontale contre les armes modernes, et à partir de là, leurs actions militaires prirent par la suite la forme d'enveloppements et de menaces opérationnels sans effusion de sang. Ils réussirent, grâce à celles-ci, à s'emparer d'objets géographiques, mais n'enlevèrent pas la capacité de combat des Boers. Si l'encerclement et la reddition de Cronjé firent une telle impression sur les Boers, on peut supposer que l'anéantissement — ne serait-ce qu'à Poplar Grove — des nouvelles forces boers aurait pu entraîner la soumission des Boers. La perte par les Anglais de la foi dans la puissance de leur offensive frontale, dans la possibilité de mener avec succès un combat de feu frontal pendant une attaque, encouragea dans une large mesure les Boers à poursuivre leur résistance.

La guerre anglo-boer, dans laquelle la poudre sans fumée a été utilisée pour la première fois et où les deux camps se sont vêtus de vêtements de couleur protectrice, a fait émerger de nouveaux concepts — sur le vide entre les lignes de bataille, sur la possibilité d'occuper des fronts de défense incomparablement plus larges que ce qui était prévu par les règlements européens. La guerre a souligné la difficulté de communiquer avec l'ennemi, le danger exceptionnel des premières minutes de combat si des colonnes non déployées se retrouvent sous le feu éloigné de l'ennemi, l'incapacité de la cavalerie à fournir des renseignements suffisants ; la reconnaissance à cheval doit être complétée par la reconnaissance d'infanterie et surtout d'artillerie, la surveillance de l'ennemi dissimulé doit être conduite de manière extrêmement vigilante, persévérente, par une équipe de spécialistes dotés de bons instruments optiques. La guerre a montré que les méthodes d'actions de masse et de choc, que les armées française et russe cherchaient à utiliser pour provoquer à leur avantage la rupture du combat, sont irréalisables face aux tirs modernes. Les défenseurs de la doctrine française (Langlois) ont donc vigoureusement rejeté l'expérience de la guerre anglo-boer, la réduisant entièrement aux erreurs du commandement britannique et aux insuffisances du soldat anglais.

Dans une discussion acharnée, les partisans de l'idéal tactique de l'offensive admettaient le risque de se laisser emporter dans la direction opposée. En attaquant les règlements français, imprégnés de vestiges de l'époque napoléonienne, le général Négrier affirmait que de nouvelles attaques massives décisives ne seraient plus possibles. Les combats

s'étendraient sur de longues heures pénibles et ne se calmeraient qu'au silence de la nuit. Au lieu du paroxysme de rage des anciennes assauts, le combat moderne devient froid et mesuré. La mort menace sans fureur ni colère, mais elle se tapira sur le champ de bataille derrière chaque pierre et dans les trous des tranchées sans parapets. La cavalerie ne fournira plus de repères à l'avenir, et seul le combat révélera en partie la situation. Le front est invulnérable aux attaques massives. L'abri attire irrésistiblement les tireurs et les immobilise. La prudence nécessaire pour avancer prolongera longtemps les futurs combats, et l'épuisement du vainqueur empêchera la poursuite. Le commandement suprême, dès que les troupes seront sérieusement engagées au combat, se retrouvera incapable de diriger. La gestion ne pourra être assurée que par les commandants de la chaîne—d'où l'importance décisive de l'initiative individuelle et de la préparation personnelle des soldats. La balle de petit calibre a bouleversé l'ancien ordre de bataille, éclaté le combat en foyers distincts, transféré le commandement du cerveau du commandant au cœur du soldat. La guerre de l'écran doit suivre la guerre des masses. Les détachements d'écran, de composition faible, comprenant les trois armes et incluant beaucoup de cavalerie, indépendants des forces principales, seront déployés sur tous les itinéraires ; leur tâche est de créer pour les forces principales une sphère de sécurité et de manœuvre libre ; ils doivent éviter le combat décisif avec de grandes forces ; la cavalerie ne peut que repérer les contours de la résistance ennemie, et seuls les détachements d'écran peuvent déchirer ce voile. La pelle et le pic sont en usage tout le temps du combat. Pendant la journée, il est nécessaire d'examiner les points faibles du front ennemi, où l'on peut se glisser pour démanteler l'ensemble du front. Les enveloppements à cheval et la prise des routes de retraite sont d'une importance décisive ; « la décision sera écouteée lorsque les coups de canon retentiront à l'arrière de l'ennemi ».

Les principales questions du débat tactique qui s'était engagé ont rapidement trouvé un écho presque exhaustif dans l'expérience de la guerre russo-japonaise, où s'affrontaient des adversaires incomparablement plus compétents que les troupes qui combattaient en Afrique du Sud.